

La Connaissance de la vie (1965) de Georges Canguilhem (1904-1995)

Mme Puig

Précisions relatives aux textes au programme:

La Connaissance de la vie a été publiée la 1^{ère} fois en 1952. Il s'agit d'un assemblage de différents textes rédigés depuis 1945. La 2^{ème} édition en 1965 ajoute le dernier article, intitulé «La monstruosité et le monstrueux».

Notre programme comprend donc l'Introduction (« La pensée et le vivant »), la partie I «Méthode» avec «l'expérimentation en biologie animale»; la partie III « Philosophie », comprenant le chapitre 2 «Machine et organisme», le chapitre 3 « Le vivant et son milieu », le chapitre 4 « Le normal et le pathologique », le chapitre 5 « La monstruosité et le monstrueux ».

(La partie II « Histoire » avec « La théorie cellulaire » et la partie III avec le chapitre 1 « Aspects du vitalisme » sont hors programme).

I/ Biographie et bibliographie de Canguilhem: un philosophe médecin de la vie, figure de Résistance (cf Dominique Lecourt, *Georges Canguilhem*, Puf, «Que sais-je?», 2008)

Normalien rebelle, professeur agrégé de philosophie asocial revendiquant la figure de Socrate, pacifiste militant contre le nationalisme français, Résistant (au nom de code de Lafont) montant des hôpitaux de campagne, mais seulement philosophe de la médecine (sans l'exercer) conçue comme technique au carrefour de plusieurs sciences, liée aux sciences du vivant, irréductibles aux sciences de la matière, et enfin Inspecteur Général de l'Instruction publique définissant le rôle du professeur de philosophie au sein du système éducatif, la réflexion de Georges Canguilhem est **une philosophie de la vie**, centrée sur **l'être vivant comme valeur** (car vivre c'est instituer des normes).

Le «paradoxe» **Canguilhem** selon Michel Foucault: «Cet homme, dont l'œuvre est austère, volontairement bien délimitée, et soigneusement vouée à un domaine particulier dans une histoire des sciences qui, de toute façon, ne passe pas pour une discipline à grand spectacle, s'est trouvé d'une certaine manière présent dans les débats où lui-même a bien pris garde de ne jamais figurer», *Dits et écrits IV* (1980-1988), p764

En effet, où se situe **Canguilhem dans la philosophie française contemporaine**, entre d'un côté une **philosophie de l'expérience, du sens, du sujet**, qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty, et de l'autre côté, **une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept**, qui est celle de Cavaillès, Bachelard, Koyré? Si Canguilhem essaie de « *penser le concept dans la vie* » et qu'il est « *philosophe de l'erreur* » (puisque la connaissance selon lui s'enracine dans les erreurs de la vie), le faisant excéder le champ de la tradition rationaliste à laquelle il appartient, Canguilhem ne se laisse **ni réduire aux sciences de la vie, ni à l'histoire des sciences, ni la philosophie de la médecine** parce qu'il a entretenu une tension entre l'«analyse réflexive de Jules Lagneau (1851-1894), la philosophie du jugement et des valeurs d'Alain (1868-1951), l'épistémologie de Bachelard, la pensée de Henri Bergson (1859-1941) et d'autre part avec la philosophie de Nietzsche (1844-1900), et les enseignements de Freud.

1° Une jeunesse rebelle et un philosophe résistant

- Georges Canguilhem est né le 4 juin 1904 à Castelnau-d'Anduze (d'où son accent rocailleux à la mode du Sud Ouest et un patronyme non convenablement prononcé au Nord de la Loire).
- Son père est tailleur sur mesure et sa mère agricultrice (souvenirs des labours dans la ferme de Béziat dans l'Aude pendant la 1^{ère} guerre mondiale). Il signe d'ailleurs en 1926 lors d'un sondage sur la jeunesse: « Georges Canguilhem, Langueocien, élève à l'ENS pour préparer l'agrégation de philosophie. Le reste du temps à la campagne pour labourer ».

Il consacre à la Sorbonne plus tard un exposé sur l'utilisation humaine de la force animale, schémas à l'appui sur des attelages, devant des agrégatifs sceptiques.

-Parcours scolaire et universitaire typique d'un jeune provincial très doué sous la IIIème République. Excellent élève, repéré par un professeur du collège de Castelnau-d'Orbieu, qui «monte à Paris», boursier, préparer le concours d'entrée à l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. Khâgne au lycée Henri IV, avec le prestigieux **Alain (Emile Chartier)** dont l'enseignement le marque profondément, malgré leur désaccord politique, puis brouille, n'empêchant pas Canguilhem d'être près d'Alain à sa mort en 1951, dont il ne cesse de défendre l'œuvre.

-**1924:** il entre rue d'Ulm, et dirige le groupe turbulent des jeunes « chartiéristes », affecté par la saignée de la Grande Guerre. D'Alain, antibellique, s'engageant pourtant au front comme artilleur malgré son jeune âge, Canguilhem conserve une forme de **rébellion antimilitariste**, hostile à l'«Union sacrée», comme Romain Rolland, Jean Jaurès, Charles Péguy. Il est reçu 16è au concours de l'ENS en 1924, dans la promotion comprenant Raymond Aron, Paul Nizan, Jean-Paul Sartre.

-Dès 1927, Canguilhem contribue aux *Libres Propos* d'Alain, dont il assume la responsabilité éditoriale en 1931. Il signe de ses initiales (G.C.) ou du pseudonyme C.G. Bernard ses papiers polémiques. Il a déjà acquis **une réputation de rebelle**, depuis des incidents à l'ENS en 1927 opposant les pacifistes aux « patriotes » lors d'une cérémonie normalienne typique, un spectacle à thème dans l'esprit d'un canular, ici *la Complainte du capitaine Cambusat* sur l'air de *la Marseillaise* pour critiquer les nouveaux instructeurs militaires dans l'ENS, entraînant une demande de démission du directeur qui prononce un blâme des responsables au Ministre de la Guerre. En fait, Canguilhem proteste contre l'accès privilégié des normaliens au rang d'officiers, statut d'élite alors que lors d'une guerre avec morts d'hommes, la vie d'un laboureur vaut celle d'un ingénieur ou d'un professeur. Il fait sa préparation militaire laissant tomber sa mitrailleuse sur les orteils de l'examineur, lui valant un service militaire plus long, comme deuxième classe. Mais sa réputation est faite auprès des promotions ultérieures de normaliens.

- Néanmoins, brillant cursus universitaire. **1926: diplômé à la Sorbonne avec un mémoire consacré à la Théorie de l'ordre et du progrès chez Auguste Comte.**

-**1927: Canguilhem est reçu 2e à l'agrégation de philosophie**, après Paul Vignaux mais devant **Jean Cavaillès** (1903-1944), qui deviendra son ami le plus cher et son camarade de combat.

- Canguilhem continue ses contributions aux *Libres Propos*, avec une «*Esquisse d'une politique de paix*», réflexion philosophique sur l'idée de paix.

- rentrée 1930: affectation au lycée de Charleville avec un discours de défi lors de la remise des prix: «*Mes chers Amis, Voici venu le quart d'heure de Socrate (...) Tout pouvoir corrompt tout dirigeant. C'est sans doute pourquoi les politiques présents et à venir ne comprendront pas mieux. On ne pourra pas faire que la parole de Socrate ne retentisse inlassablement*». Canguilhem est déçu par l'enseignement. Malgré le succès de ses élèves il demande un congé.

-1929-1940: il entreprend des **études de médecine**

-1931 Il épouse Simone Anthériou avec qui il a trois enfants.

- rentrée 1932, il est nommé dans plusieurs autres lycées (tout en continuant de manière intransigeante à dénoncer le nationalisme dans les *Libres Propos*): Douai, Valenciennes, Béziers et n'obtient Toulouse qu'en 1936, où on lui **confie la khâgne du lycée Fermat jusqu'en 1940**. Dès 1935, il combat le fascisme et tente de connaître les Allemands pour comprendre la crise qui les touche. Il lit Max Weber, Durkheim.

-1940: Canguilhem démissionne lorsque s'instaure le **régime de Vichy**, écrivant au recteur: «*Je n'ai pas passé l'agrégation de philosophie pour enseigner «Travail, Famille, Patrie».*

-1941 Il remplace Jean Cavaillès, maître de conférences en philosophie générale et logique à l'université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand. Il est remplacé en khâgne à Fermat par Jean-Pierre Vernant.

Il contribue à l'**organisation de la Résistance dans la région** et à la création du mouvement *Libération* devenant *Libération-Sud*. Il a comme **nom de code Lafont** et participe à la bataille du

mont Mouchet (Cantal) en juin 1944. Il monte un hôpital de campagne et visite l'hôpital de Saint Alban où naît la psychothérapie institutionnelle, grâce aux docteurs Tosquelle et Bonnafé, avant d'entrer dans Vichy, non libérée, pour rallier les fonctionnaires au général de Gaulle.

-1943: soutenance de sa thèse de médecine *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*

-1945: il reprend le poste de maître de conférence à Strasbourg, très affecté par le décès de Jean Cavaillès (fusillé à Arras en 1944)

-1948: il est nommé **Inspecteur Général de l'instruction Publique**

-1955: soutenance de sa thèse de doctorat en philosophie: *La Formation du concept de réflexe au XVI^e et XVII^e siècles.*

-Directeur de l'Institut des sciences et des techniques jusqu'en 1971, après Gaston Bachelard.

-Fort **engagement philosophique et politique** (contre le fascisme ou la guerre d'Algérie, et dans le domaine de l'épistémologie et de la biologie contre une vision réductrice du vivant et de la nature dans le recueil d'articles et de conférences, intitulé *La Connaissance de la vie*)

- Canguilhem décède le 11 septembre 1995 à Marly-le -Roi

2°Une philosophie de la médecine avec l'individu comme enjeu (résumé du *Normal et du pathologique*)

On présente souvent Georges Canguilhem comme « médecin et philosophe » ou « philosophe médecin » ce qui est plus exact, puisqu'il enseigne la philosophie dès 1932, puis mène parallèlement des études en médecine, à plein temps de septembre 1940 à février 1941. Malgré ses tâches pédagogiques (un cours en 1942 sur le chapitre II de *l'Evolution créatrice* de Bergson) et ses activités de résistant, **il soutient sa thèse en 1943**, à l'origine de son ouvrage le plus célèbre: *Le Normal et le pathologique*.

Or Canguilhem n'étudie pas la médecine pour devenir médecin (horrifié par l'amputation d'un camarade blessé dans les maquis d'Auvergne). Un peu déçu par l'enseignement de la philosophie, il attend de la médecine une « *introduction à des problèmes humains concrets* », tenant à la **réalité biologique de l'homme, être vivant singulier susceptible de tomber malade**. Il n'étudie pas la médecine non plus pour nécessairement exercer une discipline scientifique, par souci épistémologique. Pour lui, **la médecine est une technique qui ne se réduit pas à la seule connaissance**. Il ne se dit pas « épistémologue » mais s'interroge en philosophe sur la **méthodologie d'une activité humaine défiant les critères positivistes dominants**. Plus qu'une science proprement dite, la médecine est « *une technique ou un art au carrefour de plusieurs sciences* ». Il ne nie pas le caractère scientifique de la médecine mais considère **la technique médicale comme un art** où persistent **une individualité et une subjectivité du médecin** pour exercer des techniques irréductible à une simple « application » d'un savoir puisque **le patient** en détresse, tjs individuel, **n'a pas le statut d'objet**. C'est donc en philosophe qu'il s'intéresse à la médecine disant: « *la philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne, et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère* ».

On date l'origine de **son intérêt pour la médecine** à son compte rendu en 1929 dans les *Libres Propos* d'un livre du médecin René Allendy, *Orientation des idées médicales*, sorte d'histoire de la médecine, opposant **une médecine « analytique »** selon laquelle « *la maladie serait due à une influence exogène, accidentelle, qu'il faut reconnaître par l'analyse, puis combattre pour la supprimer* », rationalisée par Galien, continuée par les Arabes, reprise par les modernes Bichat, Broussais, Pasteur. Et d'autre part, **la « médecine des malades »** voyant la « *maladie comme une activité endogène, liée à la synthèse des conditions de vie, un effort d'adaptation à des circonstances difficiles, le médecin devant soutenir le malade* », médecine de l'Antiquité, propre à Hippocrate. Ce livre pointe **l'enjeu philosophique suivant: l'individu** (car le positivisme de la science a rayé l'individu du souci des médecins. Or le corps humain est doublement individualité: comme **vivant** et comme **humain**, doté d'un esprit et d'une personnalité).

La thèse de Canguilhem se confronte aux thèses de Broussais, Comte, Bernard, Leriche disant que « *l'état pathologique n'est qu'une modification quantitative de l'état normal* », interrogeant l'existence de sciences du normal et du pathologique, donc questionnant le statut de la physiologie.

Selon Canguilhem: « *en matière de normes biologiques, c'est tjs à l'individu qu'il faut se référer* ».

Quant à l'**individu humain**, il se dit malade à cause d'une douleur contre ses normes vitales. Doté de conscience, l'**humain juge l'état de ses normes biologiques**. La maladie ne menace donc pas la fonction de tel organe, mais « l'allure de vie » de l'individu (l'allure signifiant le mouvement, le rythme) cad le tout de ses relations avec son milieu.

Certes le corps médical peut objecter que l'individu peut se tromper sur son mal. Mais être malade c'est avoir le sentiment d'être entré dans une nouvelle «**allure de vie**» que lorsqu'on vivait « dans le silence des organes» (Leriche). «Etre malade, c'est vraiment pour l'homme vivre d'une autre vie même au sens biologique du mot». Et le médecin doit «prendre le parti de la vie»du côté du malade. La médecine est alors un «art de la vie».

Sauf que la médecine moderne et contemporaine dite «scientifique» oublie que c'est le malade qui fait appel au médecin. Celui-ci doit changer de point de vue. Canguilhem montre **un dogme erroné depuis Broussais et Comte selon lequel il n'y a pas de différence de nature entre les phénomènes pathologiques et les phénomènes normaux, entre le pathologique et le physiologique**. Il y aurait continuité, homogénéité. Pour eux, les phénomènes pathologiques ne sont que des phénomènes normaux perturbés. La médecine comme « science de la maladie» se réfère alors uniquement à la physiologie «science de la vie».

Le pb est le suivant: **le pathologique n'est-il par rapport au physiologique que le « dérangement d'un mécanisme normal, consistant dans une variation quantitative, une exagération ou une atténuation des phénomènes normaux »?**

Ce type de médecine s'éloigne de l'individu concret. Le médecin moderne ne regarde que les analyses physiologiques. On ne considère plus l'individu mais on parle «d'organes malades» ou de «maladies moléculaires». Comment en est-on arrivé là? A cause du **positivisme de Comte** dont les maximes «Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action» ou «savoir pour agir», «savoir pour prévoir, prévoir pour pouvoir» ont influencé la pensée médicale. Comte conçoit les rapports entre science et technique comme un rapport d'application (tandis que Canguilhem pense l'antériorité de la technique sur la science). **Les médecins adoptent une conception d'ingénieur en faisant primer la physiologie sur la médecine** (optimisme rationaliste du XIX^e siècle refusant aussi toute réalité au mal, comme si la science avait le pouvoir de détruire tout obstacle au progrès humain). Certes la technique a intégré des connaissances scientifiques profitables à la physiologie, mais **la médecine ne se cantonne pas à être juste l'application d'une science (physiologique)**.

Dans *le Normal et le pathologique*, Canguilhem cite Leriche «**La santé, c'est la vie dans le silence des organes**», ou Valéry « La santé est l'état dans lequel les fonctions nécessaires s'accomplissent insensiblement ou avec plaisir », ou encore le médecin Daremberg « Dans l'état de santé on ne sent pas les mouvements de la vie ». Autrement dit, quand on se porte bien, on ne sait rien du corps et c'est quand on ressent une douleur, qu'on est averti qu'on se porte mal. **Il n'y a donc pas de science de la santé !** La santé est une valeur qui s'éprouve individuellement dans la conscience d'une capacité, de ses potentialités, que l'on peut perdre.

Par csqt, il y a une relativité individuelles des valeurs de normal et de pathologique.

Attention au langage qui sous entend une réversibilité des phénomènes pathologiques dans la guérison (restaurer, restituer, rétablir, récupérer, recouvrer). Or selon Canguilhem, **le vivant ayant été malade ne revient jamais purement et simplement à son état antérieur**: « aucune guérison n'est un retour ». L'ancien malade doit accepter de nouvelles conditions de vie assez vivables. La relation entre médecin et patient dépend donc du jugement subjectif du patient quant à l'idée qu'il se fait de sa vie. Ainsi paradoxalement, certains patients n'assument pas leur guérison.

►Depuis le XIX^e siècle la médecine valorise la physiologie, sorte « d'idéologie médicale » faisant de la médecine une application d'une science supposée définir le fonctionnement normal des organismes. Mais cela masque l'individu humain concret aux médecins. La maladie n'est pas un écart par rapport à une moyenne exprimant le fonctionnement « non perturbé » d'un organisme. Le médecin doit adopter le « point de vue », du malade, « prendre le parti de la vie » et non celui d'une moyenne statistique. Seul l'individu a un pouvoir de normativité sur son milieu. **Etre normal, pour un vivant, c'est être normatif**, cad « prolonger » la normativité de la vie en maîtrisant son allure. Canguilhem est donc **bien un philosophe de la médecine** qui doit être analyse réflexive de problèmes humains concrets révélés par la pratique du médecin. **La médecine devient alors «philosophie de la vie» capable d'interroger « les racines biologiques des valeurs humaines » ou «germe» biologique de la normativité du vivant, prenant conscience de sa vie même. La médecine est une technique humaine, une thérapeutique inscrite dans la vie.**

En résumé, la philosophie de Canguilhem est **une philosophie de la biologie** qui considère **l'être vivant comme une valeur**. Canguilhem ne se définit pas comme épistémologue (spécialiste des sciences) car ce serait faire primer la valeur de vérité sur celle du vivant, or l'action est première sur

la connaissance. La philosophie n'a de sens que si elle fait comprendre la vie concrète des individus. C'est pourquoi le philosophe cherche à rétablir la place de la biologie, qui a été absorbée par la physique et la chimie. Or cela entraîne des dérives éthiques, sociales et politiques puisqu'on oublie de reconnaître une valeur et donc des droits à l'être vivant. Bien qu'admirateur d'Auguste Comte auquel il consacre son mémoire de maîtrise, Canguilhem prend ses distances avec le positivisme qui conçoit l'action comme découlant de la science, et donc l'homme comme secondaire («le monde d'abord, l'homme ensuite» ironise Canguilhem). Bien évidemment, Canguilhem est intéressé par la science et propose une approche scientifique du vivant, non absolue («on vit pas de savoir» p9 CV). Par contre, la norme n'est pas la vérité mais le vivant lui-même car vivre, c'est instituer des normes («vivre, c'est rayonner, c'est organiser le milieu à partir d'un centre de référence qui ne peut lui-même être référencé sans perdre sa signification originale» p 147 Cv).

3° La méthode de Canguilhem: l'épistémologie historique

L'épistémologie historique naît d'une tendance à associer l'**histoire des sciences à la philosophie des sciences**, comme l'a fait **Auguste Comte** au XIX^e siècle. Si l'**histoire des sciences** est un genre littéraire né au XVIII^e siècle dans les académies scientifiques, c'est bien Comte qui l'introduit dans la philosophie avec le positivisme énonçant une loi de développement historique de l'esprit humain.

Mais c'est surtout **Gaston Bachelard** (1884-1962), professeur de physique, publant sa thèse en 1934 *Le Nouvel esprit scientifique* qui amène les philosophes à s'intéresser aux nouvelles doctrines physiques (relativité, mécanique ondulatoire).

Si **Canguilhem** n'a pas été l'élève de Bachelard, il l'a lu et reprend **3 de ses axiomes**:

- 1) «le premier axiome est relatif au Pramat théorique de l'erreur», renvoyant à la célèbre formule de Bachelard: «*Il ne saurait y avoir de vérité première. Il n'y a que des erreurs premières*»
- 2) «le deuxième axiome est relatif à la Dépréciation spéculative de l'intuition», renvoyant à «*Les intuitions sont très utiles: elles servent à être détruites*»
- 3) Enfin «le troisième axiome est relatif à la Position de l'objet comme perspective des idées» signifiant que «*notre pensée va au réel, elle n'en part pas*».

Le premier axiome renvoie à la notion «d'obstacle épistémologique», qui a fait de Bachelard un génie en histoire des sciences. Pourquoi? Car contrairement aux positivistes et aux rationalistes, «*l'erreur n'est pas une faiblesse, mais une force*». Dans la recherche, il y a plein d'erreurs, et la pensée progresse en dépassant ces erreurs.

Par contre, l'**épistémologie historique devient une histoire des filiations conceptuelles**, faite de ruptures. Après Bachelard, Canguilhem pose des problèmes philosophiques à partir de l'**histoire des sciences** dans *La Connaissance de la vie*. Il montre longuement la dimension historique des concepts ou problèmes qu'il examine. Cette épistémologie historique ou histoire des filiations conceptuelles étudie la valeur rationnelle d'une rectification des concepts, distinguant «**histoire périmée**» et «**histoire sanctionnée**».

Prenons l'**ex du concept de réflexe**, sujet de sa thèse de philosophie, d'ailleurs menée sous la direction de Bachelard (*La Formation du concept de réflexe aux XVI^e et XVII^e siècle*, le titre est très bachelardien !) qui sera le thème majeur des articles publiés 3 ans plus tôt dans *La Connaissance de la vie* (1952). Les références sont les mêmes en physio-psychologie et Kurt Goldstein (1878-1965), popularisé par Merleau-Ponty, opère une «révision du concept de réflexe».

Reprendons donc cette histoire du concept de réflexe. L'**histoire «périmée»**, c'est celle du mécanisme cartésien en physiologie. Et celle «sanctionnée», c'est celle du vitalisme. Précisons que cette révision du mécanisme sert à lever une objection à sa propre thèse en médecine, d'une théorie biologique prétendant expliquer scientifiquement le vivant par réduction à des phénomènes mécaniques.

En effet, on prête à **Descartes** au XVII^e siècle la formation du concept de réflexe pensant le réflexe comme une réaction à un stimulus, par un mouvement à sens unique du centre vers la périphérie (tandis qu'un réflexe est un influx

nerveux à double mouvement, centripète et centrifuge). Le mécanisme cartésien est donc une erreur et un obstacle à la compréhension du réflexe.

C'est Thomas Willis (1621-1675), médecin londonien, qui pense le premier le double mouvement centripète et centrifuge, fondant une tradition en matière de physiologie du système nerveux. Willis pense «les esprits animaux» parcourant le nerf pour provoquer le mouvement du muscle, non plus comme des parties subtiles du sang (Descartes) mais par analogie avec la lumière. Willis est vitaliste et réfléchit aux sources et aux principes du mouvement vital. La vie, comme impetus, mouvement, effort contre l'inertie, s'apparente selon lui à la lumière. Après Willis, le savant tchèque vitaliste Prochaska (1749-1820), donnant sa forma contemporaine au concept de réflexe, pense la «force nerveuse» comme semblable à la force d'attraction de Newton. Sauf que le vitalisme est jugé fumeux et métaphysique par des médecins scientifiques. Willis parvient à voir dans le réflexe le double mouvement d'une réflexion.

Enfin Goldstein (1878-1965) révise ce concept en disant que l'acte réflexe n'est pas la réponse d'un élément moteur à un élément sensible mais plutôt la réaction d'un être vivant à une excitation du milieu. L'idée de situation remplace celle de stimulus et l'idée de conduite celle de réaction. **La psychologie animale rend obsolète la réflexologie mécaniste**, grâce aux études sur le comportement animal de Konrad Lorenz (1903-1989) et de Nikolaas Tinbergen (1907-1988).

Enfin dans le chapitre II «Machine et organisme» du III Philosophie de la Connaissance de la vie, Canguilhem fait le lien avec les travaux de Georges Friedmann (1902-1977) dont l'ouvrage *Problèmes humains du machinisme industriel*, étudie la rationalisation taylorienne du travail dans le sens d'un automatisme croissant, qui provoque une résistance des ouvriers. Pour Canguilhem, cet échec est une erreur théorique de nature philosophique car le taylorisme a oublié le caractère propre de l'individu humain, en tant que vivant qui compose son milieu à partir de sa pensée, à laquelle il ne peut renoncer sans nuire au sens de sa vie. **Le taylorisme est donc une erreur biologique, psychologique et sociale.**

Par csqt, réduire l'activité du travailleur à une somme de réflexes mécaniques, c'est subordonner le travail humain à la machine. Mais le travailleur refuse d'être mécanisé et on ne peut pas décomposer ses mouvements propres en réflexes mécaniques.

►L'épistémologie historique d'origine bachelardienne, à partir d'axiomes méthodologiques, réaffirme «le primat du vital sur le mécanique et le primat des valeurs sur la vie » («Milieu et normes de l'homme au travail » article de Canguilhem).

L'épistémologie historique de Canguilhem révise donc les études d'histoire et de philosophie des sciences dans le sens d'une philosophie antitechniciste et antiscientiste. En cela Canguilhem rompt avec Bachelard qui dit que la science doit ordonner la philosophie, le rapprochant du positivisme. Or selon Canguilhem, la raison n'est pas la science car **la science n'est pas la seule instance normative**.

Nous verrons que dans l'introduction «La pensée et le vivant», de La Connaissance de la vie, Canguilhem critique tout projet épistémologique strict: «C'est un trait de toute philosophie préoccupée du pb de la connaissance que l'attention qu'on y donne aux opérations du connaître entraîne la distraction à l'égard du sens du connaître » p. 9.

Il ironise ensuite: «Au mieux, il arrive qu'on réponde à ce dernier pb par une affirmation de suffisance et de pureté du savoir. Et pourtant savoir pour savoir n'est guère plus sensé que manger pour manger (...) puisque c'est à la fois l'aveu que le savoir doit avoir un sens et le refus de lui trouver un autre sens que lui-même »p 9

Précisons qu'après Canguilhem, Michel Foucault (1926-1984) prolonge l'épistémologie historique de Canguilhem, notamment sur la validité du concept de réflexe dans la société où le concept passe du vocabulaire scientifique au domaine populaire avec l'expression «bon réflexe» qui en fait une valeur sociale reconnue (ex valeur d'utilité et de rendement pour la rapidité des réactions, ou de prestige pour le sportif). Le réflexe devient un fait d'utilité publique.

PB En s'exportant ainsi dans la culture, ce concept scientifique ne favorise-t-il pas une conception mécaniste de l'organisme et donc une vision réductrice de la vie humaine?